

Trouver la sécurité au Canada

Des gens sont arrivés du monde entier pour vivre au Canada, en s'établissant sur les terres autochtones traditionnelles. Beaucoup sont venus simplement parce qu'ils en avaient envie. Beaucoup d'autres cherchaient à fuir la discrimination, la faim, la guerre ou l'anarchie. Ils espéraient pouvoir vivre en sécurité au Canada. Bien sûr, cela ne voulait pas dire qu'ils étaient tous les bienvenus ou qu'ils ont tous été traités aussi bien qu'ils auraient dû l'être. Mais au fil des siècles, notre pays a accueilli des millions de nouveaux Canadiens et il leur a offert la liberté, la démocratie et une nouvelle vie. Voici l'histoire de quelques-uns d'entre eux.

À la recherche de terres

Des milliers d'habitants des Hautes-Terres d'Écosse ont vécu pendant des générations dans des petites maisons au milieu des champs, souvent extrêmement loyaux envers leur grand groupe familial appelé « clan ». Ils n'étaient pas propriétaires de ces terres, qui appartenaient à de riches propriétaires. À la fin du 18^e siècle, ces propriétaires les ont chassés de leurs terres pour y faire paître des moutons. C'est ce qu'on a appelé les « Highland Clearances ». (Une autre chose utile pour la Grande-Bretagne, c'était que certains des gens qui avaient été chassés appartenaient à des clans rebelles.) Entre 1770 et 1815 environ, quelque 15 000 Écossais sont venus au Canada. La plupart se sont installés à l'Île-du-Prince-Édouard, en Nouvelle-Écosse et dans le Haut-Canada (l'Ontario). De plus, Lord Selkirk a amené plus de 800 Écossais vers la nouvelle colonie de Red River qui fait maintenant partie du Manitoba.



Environ quatre millions de Canadiens ont des racines écossaises.



Alliés des Britanniques

Pendant que des habitants de ce qui allait devenir les États-Unis se battaient contre les Britanniques, au cours de la Guerre d'Indépendance, d'autres sont restés fidèles à la Grande-Bretagne. On les appelait les « Loyalistes de l'Empire uni ». À partir de 1775, la colère des Américains contre le régime britannique s'est intensifiée. Les Loyalistes se sont fait confisquer leurs terres et leur vie a parfois été menacée. Pendant une vingtaine d'années, des dizaines de milliers sont partis vers le nord (aujourd'hui la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, le Québec et l'Ontario). Beaucoup de Loyalistes qui ont émigré au Canada ont amené avec eux des esclaves noirs, qui ont été victimes de racisme. L'arrivée d'autant de gens, en aussi peu de temps, a changé l'avenir de notre pays et mené à la création du Haut-Canada.

Thayendanegea, souvent appelé « Joseph Brant » (ci-dessus), soutenait les Britanniques et a même amené son peuple haudenosaunee à se battre pour eux pendant la Guerre d'indépendance. Il a quitté les États-Unis avec des centaines de gens de son peuple et s'est installé près de la rivière Grand, dans le sud-ouest de l'Ontario. Le Canada a rapidement confisqué une grande partie de ses terres et les a vendues ou louées à des non-Autochtones.

« C'est maintenant l'après-midi et je suis allée à terre. Je pense que c'est le territoire le plus rude que j'ai vu de ma vie. »

—
tiré du journal de la Loyaliste Sarah Frost, qui venait de découvrir le futur domicile de sa famille au Nouveau-Brunswick, 1783



Cette statue de Thomas Peters se trouve à Freetown, en Sierra Leone.

Thomas Peters a fui l'esclavage pour combattre avec les Britanniques pendant la Guerre d'indépendance. Il est arrivé en 1784 en Nouvelle-Écosse où il a été chargé de diriger un groupe de Loyalistes noirs. Ils ont reçu des vivres pour 80 jours seulement, alors que les Loyalistes blancs en avaient pour trois ans. Les colons noirs n'ont jamais reçu non plus les terres qui leur avaient été promises. En 1792, Peters est parti avec son groupe pour aller s'établir en Sierra Leone, un pays d'Afrique.



Menés par la faim

La famine irlandaise de la pomme de terre, à la fin des années 1840, a été d'une brutalité inimaginable. Quand une maladie a gâté les récoltes de pommes de terre, des gens dont c'était à peu près le seul aliment n'avaient plus rien à manger. Des milliers sont morts. D'autres se sont entassés dans des navires à destination du Canada, désespérés et affamés. Mais ils n'ont pas pu échapper aux maladies et des milliers de plus sont morts à bord ou après leur arrivée ici. Des ouvriers irlandais ont construit le canal Rideau en Ontario, long de 202 kilomètres. Même s'ils travaillaient dur, ils étaient souvent méprisés et maltraités. Beaucoup sont restés et ont fini par trouver ici une vie meilleure, mais beaucoup d'autres sont partis aux États-Unis.

Beaucoup de petits Irlandais dont les parents étaient morts pendant leur traversée vers le Canada ou étaient trop pauvres pour s'occuper d'eux ont été adoptés par des familles francophones du Québec. Comme leurs descendants ont souvent épousé des francophones, on retrouve aujourd'hui beaucoup de francophones qui ont un nom de famille comme Nelligan ou O'Neill. Certains noms irlandais ont aussi été francisés. Par exemple, les Sullivan sont devenus des Sylvain et les Carroll, des Caron.





HARRIET TUBMAN

Après avoir elle-même fui l'esclavage, cette femme courageuse a aidé d'autres esclaves à sortir des États-Unis.

Elle a été comparée à Moïse parce qu'elle a permis à beaucoup de gens de trouver la liberté au Canada. Elle a vécu plusieurs années à St. Catharines (Ont.), près de Niagara Falls, d'où elle planifiait ses missions.

En cachette vers la liberté

Le Canada a fini par mettre fin à l'esclavage en 1834. Au début des années 1860, on comptait ici environ 40 000 personnes à la peau noire. Beaucoup étaient venues seules, mais beaucoup d'autres étaient sorties des États-Unis avec l'aide d'agents du chemin de fer souterrain. C'est ainsi qu'on appelait le réseau secret composé de gens, blancs ou noirs, qui s'opposaient à l'esclavage et qui offraient de l'aide et des endroits sûrs à ceux qui cherchaient à s'enfuir pour trouver la liberté au Canada.

Tableau de Charles T. Webber *The Underground Railroad*, 1893



Le cœur brisé dans un nouveau pays

Épuisés par la maladie et les catastrophes naturelles, des Islandais ont décidé de venir au Canada en 1874. Un groupe de 352 d'entre eux est arrivé dans le village de Kinmount, dans le centre de l'Ontario. Les hommes ont été embauchés pour construire un chemin de fer, mais les bâtiments de bois fournis par leur employeur étaient froids et surpeuplés. Treize enfants sont morts en six semaines à peine. En 1875, les nouveaux venus ont abandonné et sont partis pour le Manitoba, où il y a même eu pendant quelque temps un territoire appelé « Nouvelle-Islande » qui avait ses propres lois. C'est là que se trouve aujourd'hui la ville de Gimli où beaucoup d'habitants ont des racines islandaises.



Des terres habitées

Tous les endroits où le gouvernement canadien voulait voir des gens s'établir étaient des terres autochtones. Dans certains cas, les Premières Nations et les Métis en avaient été chassés pour créer des fermes à l'intention des nouveaux venus ou pour faire place au chemin de fer qui devait amener les colons vers l'ouest. Certaines de ces terres étaient visées par un traité, mais les Autochtones qui vivaient là ont quand même été chassés par les nouvelles colonies. Tout le territoire qui forme aujourd'hui le Canada demeure le lieu d'origine de nombreuses Premières Nations. Une bonne partie de ces terres, même où il y a des villes canadiennes, n'ont jamais été cédées.

Enfants de la misère

Environ 100 000 enfants britanniques ont été envoyés au Canada, avec la promesse d'une vie meilleure, entre 1869 et la fin des années 1930. Beaucoup étaient orphelins, mais beaucoup d'autres avaient des parents qui les avaient abandonnés ou qui n'avaient pas assez d'argent pour s'occuper d'eux. Les églises et les organismes de charité pensaient aider ces enfants en les faisant sortir de leur pays et en leur offrant une nouvelle vie plus saine sur des fermes canadiennes. Même si c'est ce qui s'est passé pour certains d'entre eux, beaucoup d'autres ont dû travailler très dur ou ont été maltraités ou intimidés. De plus, les frères et les sœurs étaient souvent séparés.

Tu en sauras plus sur ces enfants en lisant le numéro spécial électronique de Kayak sur HistoireCanada.ca/premierscolons



Jeunes orphelins britanniques à leur arrivée à Saint John (N.-B.) en 1920



Cet œuf de Pâques géant est décoré selon le style ukrainien appelé *pysanka*. Il a été installé à Vegreville (Alb.) en l'honneur des Ukrainiens qui se sont établis à l'est d'Edmonton.

Futurs agriculteurs

De la fin des années 1890 jusqu'en 1914, beaucoup de familles ont quitté l'Ukraine, un pays de l'est de l'Europe où il y avait trop d'habitants et pas assez de bonnes terres agricoles. Ces gens ont trouvé des paysages familiers dans les prairies canadiennes et ils se sont installés tous ensemble pour pouvoir conserver leur langue et leur culture.



Cette famille d'immigrants ukrainiens travaille à sa ferme près de Pine River (Man.), 1914.



Pour échapper aux horreurs de la guerre

Dans les pays comme l'Allemagne et la Pologne, très peu de jeunes Juifs ont échappé à la mort aux mains des Nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Ceux qui ont survécu ont souvent découvert que leurs parents avaient été tués dans les camps de la mort. Comme il y avait beaucoup d'antisémitisme au Canada, il nous a fallu du temps pour accepter des réfugiés juifs. Mais en 1947, le Canada avait reçu 1123 jeunes orphelins juifs. Les Juifs du Canada leur ont trouvé des foyers et les ont aidés à se bâtir une nouvelle vie. La plupart de ces enfants se sont retrouvés à Montréal et à Toronto.



Regina Bulwik n'a pas pu retrouver ses parents après la guerre. Elle a pris un navire vers le Canada en 1948, avec d'autres orphelins de guerre juifs, et elle s'est retrouvée à Vancouver à 15 ans. Elle a épousé David Feldman, un autre survivant de l'Holocauste. Dans l'exposition virtuelle *Cœurs ouverts, portes fermées*, conçue par le Vancouver Holocaust Education Centre, elle remercie le Canada : « Je suis reconnaissante jusqu'à ce jour à la communauté juive de m'avoir amenée ici et je remercie le Canada de nous l'avoir permis. Mon cœur gémit pour tous ceux qui sont morts inutilement. J'aimerais que la paix existe maintenant partout dans le monde. Les enfants ne devraient pas avoir à souffrir peu importe l'époque ou l'endroit où ils vivent. »



Des Autrichiens aident une réfugiée hongroise à se mettre en lieu sûr, 1956.

Au Canada pour échapper au communisme

Dans les années 1950, la vie sous le régime communiste de Hongrie était devenue très difficile. Quand des gens se sont soulevés contre le gouvernement en 1956, l'armée de l'Union soviétique communiste est intervenue pour mettre fin à la rébellion. Au cours de l'année suivante, environ 30 000 Hongrois ont fui vers le Canada. Beaucoup d'entre eux étaient des jeunes hommes, mais il y avait aussi beaucoup de familles.



Janos Maté était un petit garçon quand sa famille a quitté la Hongrie pour venir se réfugier au Canada en 1957. Il se souvient que tous les arrivants recevaient une petite boîte de Corn Flakes de Kellogg. Mais les Hongrois, qui n'avaient jamais mangé ces céréales, n'étaient pas impressionnés par ces flocons secs et croquants. Cinquante ans plus tard, il a raconté cette histoire au Musée canadien de l'immigration du Quai 21. « Aujourd'hui, bon nombre de réfugiés, y compris moi-même, ont encore un attachement émotionnel, une certaine loyauté, envers la compagnie Kellogg, notre premier contact avec la culture canadienne. »

Pour fuir un dictateur

En 1973, en Amérique du Sud, les Chiliens ont élu un dirigeant que les Américains n'aimaient pas. L'armée du pays, avec l'appui des États-Unis, l'a chassé du pouvoir et l'a remplacé par un dictateur qui a fait appel aux militaires pour éliminer ses opposants. Des gens ordinaires qui avaient soutenu le dirigeant élu ont craint pour leur vie. Au départ, le gouvernement canadien ne voulait pas vraiment les faire venir ici. Il avait longtemps préféré les migrants européens et se méfiait des convictions politiques des réfugiés chiliens. Mais des églises, des universités et des organisations de charité canadiennes étaient horrifiées par la violence et les meurtres au Chili et elles ont poussé le gouvernement à changer ses règles. Le gouvernement a fini par céder et a permis à environ 7000 Chiliens d'entrer au pays.



Les parents de Carmen Aguirre ont participé à la résistance au Chili contre le dictateur militaire Augusto Pinochet. Ils ont fui au Canada pour leur sécurité, mais ils sont retournés plus tard au Chili. Carmen Aguirre vit maintenant à Vancouver et elle est une dramaturge, comédienne et écrivaine bien connue. Son livre *Something Fierce: Memoirs of a Revolutionary Daughter* a remporté le combat des livres de la CBC en 2011.

« Travaillez fort et soyez honnêtes, et vous réussirez. » – Bahaduralli Sumar, arrivé de l'Ouganda au Canada avec sa famille en 1972

Chassés d'Afrique

En 1972, le dictateur cruel et imprévisible de l'Ouganda a décidé brusquement que tous ceux qui n'étaient pas citoyens du pays et qui avaient un passeport britannique, indien ou pakistanais avaient trois mois pour quitter le pays. La Grande-Bretagne a accueilli beaucoup de ces réfugiés, mais elle a dû demander de l'aide parce qu'elle ne pouvait pas tous les recevoir. En 1974, environ 8000 Ougandais, surtout d'origine indienne ou pakistanaise, avaient trouvé refuge au Canada.



Depuis qu'il est devenu un pays, le Canada choisit qui peut venir s'installer ici. La façon dont on décide qui a droit au statut de réfugié et qui peut rester au Canada remonte à au moins 1922. Nos règles ont changé souvent depuis. Le Canada a accueilli près de 45 000 réfugiés en 1991, mais ce nombre a baissé quand de nouveaux changements ont été apportés.



Un terrible tremblement de terre

Le monde entier a été consterné par les terribles conséquences du tremblement de terre qui a frappé Haïti, dans les Antilles, en janvier 2010. Le Canada a envoyé de l'aide, mais il est vite devenu évident que de nombreux Haïtiens n'avaient plus d'endroit où vivre. Comme Haïti est un pays francophone, beaucoup de ses habitants ont migré au Québec. La province a mis en place un programme spécial pour permettre aux survivants du tremblement de terre d'y trouver la sécurité et en 2015, elle en avait déjà accueilli 5500. Environ 120 000 personnes d'origine haïtienne habitaient déjà à Montréal avant le tremblement de terre. Les réfugiés ont pu être plus facilement accueillis grâce à ceux qui étaient déjà au Québec.



Un groupe de Canadiennes d'origine haïtienne à Montréal, 1992